

20 LEMONDE

Avec le docteur Mukwege et les femmes du Kivu

Le cinéaste Thierry Michel et la journaliste Colette Braeckman ont uni leurs forces pour présenter un héros congolais, le Dr Mukwege, produit et expression de la résistance d'un peuple face à la guerre.

RÉCIT

Avant de nous retrouver autour d'un projet commun, Thierry Michel et moi avons longtemps suivi des désirs parallèles : faire mieux connaître un homme qui, dans la ligne d'un Floribert Chebeya, représente un véritable héros congolais, le Docteur Mukwege. Il nous fallut des mois pour nous convaincre d'unir nos efforts et d'autres mois encore pour persuader ceux qui tenaient les cordons de l'aide financière... Un long délai qui nous permit de mieux connaître l'homme qui allait devenir le fil conducteur de notre histoire à quatre mains. Il nous permit aussi de convaincre les autorités congolaises d'accorder enfin à Thierry Michel le visa qui, durant plusieurs années, lui avait été refusé.

Pour ne pas prendre de risques, l'équipe, débarquant à Bukavu en mai 2014, décida cependant de louer une maison au bord du lac. Thierry, avant d'empoigner sa caméra, se révéla alors un maître en logistique... A chaque fois qu'il pénétrait dans une boutique, achetant moustiquaire, casserole, détergent, cafetière, Patrick, notre indispensable assistant congolais, murmurait : « *Il présente une véritable liste de mariage...* ». Cette liste s'avéra bien utile lorsque le soir, à la fraîche, alors que moteurs et caméras rechargeaient leurs batteries, que les ordinateurs tournaient et que, juchée sur le toit, la génératrice buvait de grandes lampées de pétrole, l'équipe se retrouvait enfin au calme, avec le sentiment de se sentir chez soi, verre en main...

Pénétrer avec Thierry Michel dans l'enceinte de Panzi, c'est autre chose qu'y déambuler avec son seul bloc-notes... A la seule vue de la caméra, les curieux se rapprochent, tout le monde se pousse pour être dans l'image. Mais en même temps, les interdits pleuvent : pas de visages, pas de gros plan, pas de pasteur pratiquant imposition des mains ou harangue charismatique. Rien d'autre qu'une image aseptisée, que des plans où l'on distingue les docteurs Mukwege et Cadière en salle d'opération, penchés sur des silhouettes non identifiables...

Les larmes aux yeux

En fin d'après-midi, l'équipe venue de l'hôpital Saint-Pierre, qui a opéré sans désemparer de 7 heures 30 du matin jusque 18 heures, laisse filtrer quelques murmures : « *Nous allons finir par créer le syndicat des médecins blancs...* » Tous sont épuisés, et lorsque Mukwege sort de la salle d'opération, il a les larmes aux yeux : « *Je ne m'habituerai jamais à opérer une gamine de quatre ans, qui ne pourra jamais enfanter...* »

Le lendemain, devant une assemblée de notables réunis à Kavumu, le docteur raconte qu'il a opéré « *avec des larmes dans les yeux* »... Pendant la réunion, caméra à l'épaule, Thierry s'affaire. Il fixe les masques burinés des uns, la solennelle hypocrisie des autres, les femmes qui brandissent un calicot proclamant « *Depuis toujours combattues, parfois battues, jamais abattues, gloire à Dieu...* »

Deux jours plus tard, branle-bas de combat : pour la première fois, sous la protection des Casques bleus égyptiens, le docteur a accepté de revenir à Lemerera, cet hôpital du Sud-Kivu où il a passé ses quinze premières années de vie professionnelle. Comme l'ONU n'attend pas, nous avons failli manquer le départ car Jean-Pierre, notre chauffeur, a oublié de mettre son réveil. Les portables crépitent : « *Vous êtes à quel niveau ? On arrive, on est déjà là...* » Finalement, le convoi se met en route. La piste déroule ses ornières rouges, le docteur rêve tout haut en regardant la Ruzizi qui serpente dans la vallée : « *Les habitants de ces trois pays sont faits pour vivre en paix...* »

Fasciné par le paysage grandiose, Thierry se prend pour Cecil B de Mille et il n'hésite pas à demander au docteur de prendre la pose, de présenter son meilleur profil, de réfléchir à voix haute. Amusé, extraordinairement patient, Mukwege accepte les injonctions...

A Lemerera, où commença par un massacre la première guerre du Congo, en 1996, le docteur se penche sur un morceau de pelouse plus vert que les autres : « *C'est ici qu'ont été jetés les corps de mes malades, arrachés à leurs lits, jamais inhumés dignement...* »

Quelques jours plus tard, nous voilà enfournés dans une Jeep, direction Walungu. Camera, micro, pied, sacoche, lunettes, casquette, Thierry n'en finit pas de récapituler tout ce qui lui est indis-

pensable et qu'il risque d'oublier. Lorsqu'il s'arrête à hauteur du marché, pour quelques menues emplettes qui rempliront le coffre, Patrick s'esclaffe : « *Le mariage continue, le shopping aussi...* »

Cette mise en commun du pain, de l'eau, des fruits crée une bonne ambiance entre notre équipe et les femmes qui nous accompagnent, des dirigeantes d'une ONG qui nous emmènent à Gombombe.

Tournée des villages

Nous sommes attendus par des villageoises qui sont rentrées après s'être fait soigner à Panzi. Avec un courage inouï, ces anciennes victimes miment les circonstances de leur viol et leur fuite dans la forêt, et elles racontent comment la vie a repris. Par moments, elles semblent danser leur douleur, la transformer en énergie... De telles scènes, Thierry tient à les filmer lui-même, caméra à l'épaule et tant pis pour les crampes et la fatigue, ces images-là seront signées...

Au retour, le fou rire secoue la Jeep car Thierry croit avoir retenu une phrase fétiche en swahili, qu'on lui a enseignée au Katanga et il la répète à l'en- vi... Les femmes se tordent et consentent enfin à traduire : « *En fait, ce que vous dites, c'est que "les Blancs sont des idiots"... On vous a mené en bateau..."* »

Lors de notre deuxième séjour, trois mois plus tard, tout a changé : la lumière est plus crue, l'herbe a roussi. Comment ajuster les images et donner un sentiment de continuité ?

Cette fois, nous ne passons guère de temps à Panzi, où il est de plus en plus difficile de filmer. Nous préférons mettre le cap sur les villages de l'intérieur, Mwenga, Kaniola, Kassika, ces lieux passés à l'histoire en raison des atrocités qui s'y déroulèrent. On nous attend, car personne n'est jamais venu filmer jusqu'ici.

A Kaniola, des femmes chantent en descendant dans la modeste crypte où s'affichent les noms de centaines de victimes. Un homme nous raconte, à Mwenga, comment son épouse fut enterrée vive, les plaies couvertes de pili pili. Le curé en soutane blanche nous emmène dans la petite école et nous montre 36 enfants nés du viol, se de-

mandant qui se souciera jamais d'eux...

La caméra tourne, on oublie la pluie du soir qui s'annonce. Soudain, diluvienne, l'averse recouvre la piste d'une sorte de boue rouge aussi glissante que du savon de Marseille. La Jeep tangué, glisse, s'écarte du précipice et soudain s'enfonce dans un fossé, côté colline.

Le tracteur de Kabila

Au Congo tout s'arrange : alors que nous nous préparons à passer la nuit recroquevillés dans le véhicule, nous apprenons que l'épouse du Mwami nous a préparé un casse-croûte, que le tracteur offert par le président Kabila à chaque

collectivité va être utilisé pour nous désembourber...

Croire que Thierry et moi allons nous contenter de cette modeste victoire sur les éléments pour regagner Bukavu, c'est mal nous connaître. Notre intention réelle est de visiter un camp où sont rassemblés les rebelles hutus désarmés, et nous en avons été empêchés pour d'obscuras raisons administratives. Qu'à

cela ne tienne, nous appellerons Bukavu, Kinshasa, New York, la terre entière s'il le faut pour décrocher les indispensables autorisations. A l'aube, tout semble débloqué. Mais un officier Sudafricain de la Monusco demeure bien décidé à nous empêcher de travailler. Nous décidons alors de faire un aller-retour à Bukavu, pour une fois encore, frapper à toutes les portes. Finalement on nous permet de visiter le camp pendant une heure, celle où, comme par hasard, tous les occupants du camp assistent à la messe...

L'image, c'est sacré. Malgré l'existence d'archives innombrables, Thierry tient à filmer lui-même une mine. Il veut s'y glisser, lampe vissée sur le front, tient à se mêler aux creuseurs ébahis. Des femmes acceptent de porter notre barda dans la montée et la descente. Au retour, avec Thierry couvert de boue et d'estafilades, nous nous arrêtons dans le petit campement où des belles, sacoches à l'épaule et talons hauts bien plantés dans la boue, s'emploient à convaincre les creuseurs de dépenser leur pécule.

Dès l'aube, la bière coule, la musique est tonitruante. Des commerçants discutent sous une bâche, les chèvres bêlent avant de finir en brochettes. « *Ambiance à gogo* », dit un jeune homme qui assure payer ses études avec ce qu'il réussit à ne pas dépenser.

« La vie est là »

Nous étions partis pour filmer les drames, la pauvreté, l'aliénation. Nous étions prêts à nous enfoncer dans la boue et la pluie. Et voilà que nous terminons dans le rire, la musique. Au bord de la rivière, les creuseurs tament leur récolte, avec huit spectateurs pour deux hommes au travail. Nous partageons la bière et les brochettes de chèvre, taquinons les jolies emperruquées. Même ici, il y a du réseau, et les creuseurs appellent tous azimuts... Nous aussi, nous donnons des nouvelles. « *Ça va ? Oui, un peu. Un peu seulement, un peu beaucoup... C'est le Congo... La vie est là. Elle finira par gagner.* » ■

COLETTE BRAECKMAN

psychologie Les étapes de la reconstruction des femmes

Avec ses salles d'opération, ses longs couloirs, Panzi est d'abord une institution médicale. Mais avec le temps, ces lieux où le Dr Mukwege vit pratiquement cloîtré est aussi devenu un grand village. Vers les profondeurs des jardins, on distingue une cuisine communautaire et un réfectoire, une vaste pelouse où jouent les enfants, une crèche où s'ébattent des bambins turbulents,...

Dans ce quartier périphérique de Bukavu, Panzi et ses annexes forment une sorte de nébuleuse : grâce aux nombreux prix qui ont récompensé son action, le Dr Mukwege a créé la Fondation Panzi, multipliant activités et services destinés aux femmes (non sans susciter quelques jalousies dans le milieu...)

Si Maman Zawadi, la sœur du Docteur, s'occupe des enfants, Thérèse Kulungu, une ex-avocate venue de Kinshasa, dirige une « clinique juridique » où les femmes victimes de violences sexuelles viennent enregistrer leur témoignage, soigneusement archivé. Une « banque de données » reprenant les cas de plus de 40.000 femmes, qui représente aussi une nomenclature des divers groupes armés et de leurs méthodes...

Les juristes de la clinique encouragent les femmes à porter plainte. « *Il faut récuser les arrangements à l'amiable*, explique Me Kulungu. *Ils se concluent le plus souvent au détriment de la victime, par exemple lorsque les parents se contentent*

de recevoir une chèvre ou une poule pour les dédommager du viol de leur fille... Il arrive aussi que les familles décident de marier le violeur et sa proie... »

L'assistance juridique telle qu'elle est conçue à Panzi vise au contraire à aider la victime à faire valoir ses droits, à saisir les tribunaux afin de lutter contre l'impunité. Après avoir été soignées, restaurées dans leur intégrité physique, les « femmes de Panzi » apprennent aussi à reconstruire leur vie, sur tous les plans, y compris économique.

On leur enseigne non seulement la couture et la vannerie, activités classiques, mais aussi des rudiments de comptabilité afin de pouvoir gérer un budget, tenir un petit commerce. Mukwege s'émerveille toujours de leur savoir-faire : « *Avec un petit crédit, de 100 ou 200 dollars, ces femmes se lancent. Elles achètent et revendent des légumes puis se construisent un petit logement...* »

La « Cité de la Joie » animée par la Belgo-Congolaise Christine Schuler-De Schryver, vice-présidente de la Fondation Panzi, affiche des ambitions plus vastes encore, inscrites en grandes lettres à l'entrée des bâtiments : « *Transformer la douleur en pouvoir* ». Il s'agit de permettre à des femmes qui ont connu les souffrances les plus extrêmes de redevenir non seulement des personnes à part entière mais aussi de se transformer en leaders.

A la « Cité de la joie » sont ainsi admises

des jeunes filles sélectionnées dans toutes les provinces du Congo pour avoir été victimes de « violences liées au genre », suivant la terminologie aujourd'hui utilisée.

Durant plusieurs mois, les « élues » suivent des cours de culture générale, apprennent à connaître leur corps, à se dé-

fendre. Elles sont capables de prendre la parole en public, d'animer des réunions. « *Lorsqu'elles retournent au village, elles sont transformées, assure Christine De Schryver, elles sont devenues les ferments du changement social...* » ■

C.B.

viol d'enfants La génération perdue

Devant le centre de santé de Kavumu, à 30 km au-dessus de Bukavu, non loin d'un camp militaire, un homme erre, hébété. Cikuru ne comprend pas ce qui lui arrive et désigne sa petite maison de torchis, devant laquelle des femmes s'affairent. Elles finissent par en sortir une gamine emmitouflée dans une couverture rêche. La petite a les yeux retournés, elle fixe le vide.

Le père réussit à expliquer que le drame s'est joué au milieu de la nuit : « *La maman était absente de la maison, la petite dormait dans une pièce séparée. A l'aube, j'ai été réveillé par des pleurs qui venaient du jardin. J'ai trouvé la gamine, qui n'a que 7 ans, recroquevillée derrière un buisson, du sang entre les jambes. Tout s'est passé au milieu de la nuit : des inconnus ont pénétré dans la maison, ont été chercher la fille, comme s'ils connaissaient les lieux. Ils l'ont violée à plusieurs puis l'ont ramenée dans notre parcelle...* »

Le Dr Tina, adjointe du Dr Mukwege, s'approche prudemment du petit corps recroquevillé. Le constat est aussi rapide que désolant : « *La petite a été violée avec une brutalité telle que ses organes génitaux sont*

pratiquement défoncés. La pénétration a tout brisé. Cette fillette demeurera handicapée à vie... »

Quelques heures plus tard, le Dr Mukwege mesure à son tour l'étendue des dégâts : « *Cette petite est détruite, il n'y a plus qu'un cloaque...* » En pleine salle d'opération, il crie presque, au bord des larmes : « *Où sont les hommes, ceux qui devraient défendre nos filles et nos femmes ? Comment les mobiliser ?* »

Même des civils s'y livrent

Une nouvelle tragédie ravage désormais le Sud Kivu, comme si l'horreur était sans limites : alors que les rebelles hutus sont battus en brèche par une offensive de l'armée gouvernementale, que les diverses milices, poursuivies par les FARDC, désarment les unes après les autres, la pratique du viol s'est, si l'on peut dire, démocratisée.

Des civils, assurés de l'impunité, se livrent désormais à des agressions sexuelles qui étaient naguère le monopole des groupes armés. Des fillettes mineures sont devenues la principale cible : au cours des dix dernières années, 3.457 mineurs victimes de viols - dont huit garçons - ont été traités à l'hôpital de Panzi et ce nombre aug-

mente d'année en année.

Les statistiques de Panzi révèlent que, bien souvent, les enfants violés reconnaissent en leur agresseur le visage familier d'un voisin, d'un parent. Un civil, un père de famille, ou, très souvent, un jeune démobilisé...

Issus des groupes armés, les démobilisés pullulent désormais, anciens enfants soldats, ou gosses nés du viol, eux-mêmes fruits de la violence. La culture de ces gamins, c'est la brutalité, la loi de la force et leur démobilisation se fait sans aucun accompagnement psychologique.

Rendus à la vie civile, ces jeunes hommes se sont transformés en motos taxis ou, devenus creuseurs, ils sont hantés par toutes les superstitions. Les uns espèrent que violer une enfant mineure les immunisera contre le SIDA, les autres croient que cela leur permettra de découvrir un filon magique, un gisement d'or ou de coltan... D'autres enfin croient que le viol confirmera leur puissance sexuelle...

Ces jeunes sont la génération perdue du Kivu. Ces enfants de l'après-guerre en portent toutes les séquelles et les transmettent à de nouvelles générations... ■

C.B.

LA CRITIQUE DU FILM

**L'HOMME
QUI RÉPARE
LES FEMMES****Un grand film plein
d'une humanité universelle**

Ce film est un voyage dont on ne sort pas indemne. Un voyage au pays de ces femmes et enfants que des hommes brutalisent, violent, torturent, mutilent. Un voyage rempli de souffrances et de larmes, sur l'écran, et dans la salle : impossible de le regarder sans frémir, sans pleurer. Mais c'est aussi un voyage au pays de femmes et d'hommes courageux, debout. Beaucoup ont essayé de les briser, de les terroriser, et ils sont finalement plus forts que jamais. Le plus Congolais de nos cinéastes belges, Thierry Michel, et la plus Congolaise de nos journalistes,

Colette Braeckman, ont réussi un grand film plein d'humanité autour de la figure bienveillante du Dr Mukwege. Grâce à eux, nous suivons cet homme courageux et engagé. On est avec lui lorsqu'il est écouté, honoré de Washington à Strasbourg, mais aussi lorsque le chirurgien, pourtant aguerri, pleure de colère devant les images livrées par endoscope du corps sali et déchiré d'une toute petite fille qui ne pourra jamais devenir une femme. Et lorsque le citoyen Mukwege, qui n'en peut plus de réparer des femmes pour la troisième fois, demande des comptes aux responsables politiques de son pays. Mais parce que ces drames effroyables

ont pour cadre une des plus belles régions du monde, ce Kivu vallonné comme un corps féminin paisible, Thierry Michel laisse respirer ses spectateurs face à ces paysages en apparence si sereins. Et exalte les moments, beaux ou dramatiques, d'une musique baroque - une Messe de JS Bach - à la fois poignante et détachée. Ce film-voyage nous amène aussi dans des régions pleines de joie, d'amour et de résilience. L'amour de toutes ces femmes pour « leur » docteur, celui qui répare leurs corps et leurs âmes blessées, et qui plaide leur cause. Leur joie de chanter et danser pour célébrer leur dignité restaurée, leur vie retrouvée.

VÉRONIQUE KIESEL